

# Dr. Kevin E. Frederick, Vaudois, Conférence 7, Retour à la vérité, Femmes prédicatrices

© 2024 Kevin Frederick et Ted Hildebrandt

C'est le Dr Kevin Frederick qui nous enseigne l'histoire des Vaudois. Il s'agit de la séance 7, Retour à la vérité, femmes prédicatrices.

Notre sermon d'aujourd'hui s'intitule Retour à la vérité et il s'intéresse aux femmes vaudoises et au rôle qu'elles ont joué dans la foi.

Il est certain qu'au tout début de leur ministère, celui de Valdo, des hommes et des femmes prêchaient au XIIe siècle. Pourquoi cela, et où pouvons-nous trouver dans les Écritures les bases pour comprendre que les femmes assument des rôles de direction ? Même dans l'Église primitive, les Vaudois ont étudié plusieurs passages, et je vais vous en lire deux maintenant. Dans Marc 16, lorsque le sabbat fut terminé, Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques, et Salomé apportèrent des aromates pour aller oindre le Christ.

Le premier jour de la semaine, de grand matin, au lever du soleil, elles se rendirent au tombeau. Elles se demandaient entre elles qui allait nous rouler la pierre de devant l'entrée du tombeau. Elles levèrent les yeux et virent que la pierre, qui était très grande, avait déjà été roulée. Lorsqu'elles entrèrent dans le tombeau, elles virent un jeune homme vêtu d'une robe blanche, assis à droite. Elles furent saisies d'effroi.

Mais il leur dit : Ne vous effrayez pas ; vous cherchez Jésus de Nazareth, celui qui a été crucifié. Il est ressuscité, et il n'est plus ici. Voici un endroit où on l'a mis.

Mais allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée. C'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit. Ils sortirent donc du tombeau et s'enfuirent, car la terreur et la stupeur les avaient saisis.

Et ils ne dirent rien à personne, car ils avaient peur. Et tout ce qui leur avait été ordonné, ils le rapportèrent brièvement à ceux qui étaient autour de Pierre. Et ensuite, Jésus lui-même envoya par eux, d'orient en occident, la sainte et impérissable prédication du salut éternel.

Or, le premier jour de la semaine, Jésus se leva de bon matin. Il apparut d'abord à Marie de Magdala, de laquelle il avait chassé sept démons. Elle sortit et le rapporta à ceux qui étaient avec lui dans les deuils et les pleurs. Mais quand ils apprirent qu'il était vivant et qu'elle l'avait vu, ils ne le crurent pas.

Donc, dans ce passage, Jésus exhorte Marie à aller annoncer la bonne nouvelle à ses frères. Et dans le passage de Luc, nous voyons Jésus exhorter sa disciple, Marie-Madeleine, à aller annoncer la bonne nouvelle. Mais nous passons ensuite à Galates 3, 23 à 29.

Avant que la foi vienne, nous étions dans les chaînes de la loi, sous sa garde, en attendant que la foi soit révélée. La loi a donc été notre juge jusqu'à ce que Christ vienne pour nous justifier par la foi. Mais maintenant que la foi est venue, nous ne sommes plus soumis à la loi.

Car vous êtes tous enfants de Dieu par la foi en Jésus-Christ, comme plusieurs de vous qui avez été baptisés en Christ ont revêtu Christ. Ainsi, il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme, car tous vous êtes un en Jésus-Christ.

Et si vous appartenez au Christ, vous êtes la descendance d'Abram, héritiers selon la promesse. Telle est la parole du Seigneur. Bien que les femmes vaudoises aient prêché ouvertement pendant plus de cinquante ans, à partir de la seconde moitié du XIIIe siècle, en conséquence directe des violentes persécutions de l'Église romaine contre elles, elles ont commencé à assumer des rôles moins visibles pour le monde extérieur, mais tout aussi essentiels à la vie de leur foi en tant que communauté de disciples.

Dans les groupes appelés sorores [sœur en latin], d'où nous connaissons le mot sororité, l'orientation du discipulat féminin vaudois a connu des changements importants. Les sorores, ce que nous pourrions appeler la fraternité vaudoise, ont commencé à recentrer leur ministère autour de la création d'un réseau d'hospices au sein de la communauté vaudoise. Ces hospices étaient dirigés et gérés par des femmes pour la pratique de l'hospitalité envers les pauvres, les malades et les femmes indigentes.

Au fil du temps, dans nombre de ces hospices, les sorores commencèrent à fournir des locaux pour la préparation des ministres vaudois itinérants, les barba, et inaugurèrent ce qui allait devenir le précurseur des séminaires et écoles vaudoises. Le titre de sorores véhiculait le rôle de partenariat égalitaire des femmes avec les hommes chargés de l'appel plus visible de répandre l'Évangile. Ce rôle de partenariat tel qu'il était incarné dans l'organisation des sorores était indispensable au témoignage de la communauté de foi vaudoise et resta vital aussi longtemps qu'un système missionnaire et évangélique vaudois consistant à envoyer des pasteurs par équipes de deux dans toute l'Europe subsista.

Cependant, avec l'avènement de la Réforme au XVIe siècle, les changements radicaux qu'elle a apportés au christianisme protestant et l'importance accordée par les Vaudois au ministère ont radicalement changé : d'une forme d'évangélisation

itinérante, ils ont commencé à servir de pasteurs dans des communautés religieuses et des lieux de culte géographiquement fixes. De plus, immédiatement après avoir rejoint le mouvement de la Réforme, les prédicateurs vaudois n'étaient plus formés dans un séminaire vaudois, mais fréquentaient l'école et le séminaire de Genève, en Suisse. En conséquence, le ministère des sorores et le soutien et la formation des prédicateurs itinérants vaudois, les barba, ont perdu de leur importance.

Et pourtant, aujourd'hui encore, nous retrouvons les traces de l'influence des sorores dans l'importance accordée par les Vaudois à l'éducation de leurs enfants et de leurs citoyens, dans la création des forestaria, qui sont les maisons d'accueil vaudoises, et dans leur orientation vers le ministère auprès des pauvres et des marginalisés de la société. Toutes ces composantes du ministère vaudois peuvent être rattachées à l'importance accordée au ministère des sorores. En termes modernes, ce que nous appellerions aujourd'hui dans l'Église ecclésiale serait le ministère diaconal.

Avec ce contexte à l'esprit, nous nous tournons maintenant vers la fin des années 1940. Peu après la fin de la Seconde Guerre mondiale, de nouveaux changements dynamiques ont commencé à affecter l'Église vaudoise. Le premier fut le changement du rôle des femmes dans la société, qui passèrent d'un rôle de femme au foyer à celui de travailleuse et de professionnelle, les vocations étant traditionnellement définies comme des tâches d'hommes.

Le deuxième changement majeur qui a eu un impact sur l'Église vaudoise a été la diminution significative du nombre d'hommes intéressés par le ministère pastoral. En 1948, ces questions sont devenues un sujet abordé lors de la réunion du synode vaudois qui se tenait chaque année en août. En conséquence, la Tavola Valdes, qui est le conseil d'administration de l'Église vaudoise, semblable à l'Assemblée générale de l'Église presbytérienne, a été la première à être appelée à étudier la question des vocations féminines dans le ministère pastoral.

Les documents de ces premiers jours de l'étude révèlent une partialité de la part des hommes qui ont mené la recherche. Leur attention n'était pas centrée sur l'égalité des hommes et des femmes dans le ministère, mais sur l'exploration des dons particuliers que les femmes apportaient à certains types de fonctions ministérielles. Le professeur Giovanni Miegge, du séminaire vaudois de Rome, a été désigné pour diriger l'équipe d'étude composée de trois hommes qui ont été chargés de traiter ces trois questions particulières : les ministères auxiliaires, le ministère des femmes et la participation des femmes aux organes dirigeants de l'église vaudoise.

Pendant les onze premières années de ce débat, le Synode et les écrits ont mis l'accent sur les ministères féminins plutôt que sur le rôle des femmes dans le ministère. La distinction peut sembler un peu obscure, mais elle tend à renforcer un préjugé qui classait certaines fonctions moins importantes du ministère, comme la supervision de l'école du dimanche, des activités pour les jeunes, des groupes de

femmes, des ministères de visite et certaines tâches administratives, entre les mains des femmes œuvrant dans l'Église. Les hommes, en revanche, étaient le clergé ordonné, ceux qui prêchaient l'Évangile, administraient les sacrements et participaient aux décisions majeures de l'Église.

Bien entendu, cette division du travail n'était possible qu'au sein des plus grandes églises vaudoises. Le point central de cette querelle était que les femmes ne pouvaient servir la plupart des églises vaudoises, car elles étaient trop petites pour entretenir un deuxième membre du personnel professionnel. En 1954, le synode vaudois adopta et établit le rôle d'assistantes ecclésiastiques, des femmes qui pouvaient travailler en coopération avec le clergé masculin en effectuant le ministère de visite, l'éducation religieuse et le ministère des femmes.

En raison des préjugés culturels qui ont un impact sur le rôle des femmes dans le ministère, le débat s'est déplacé du rôle des femmes dans le ministère ordonné vers le sujet plus gérable du rôle des femmes dans l'Église, comme nous venons de le décrire, en mettant l'accent sur le rôle des assistantes auxiliaires dans le service au sein des grandes églises vaudoises. Gardez à l'esprit qu'à la fin des années 1940 et dans les années 1950, ces mêmes opinions étaient largement répandues au sein du christianisme traditionnel aux États-Unis. Cette insistance a détourné toute discussion du rôle des femmes dans le ministère ordonné tout au long des années 1950. Pendant dix ans, cette question a été discutée au sein du synode de Torre Pellicci, en Italie, organisé chaque mois d'août par un groupe de prêtres et d'anciens.

Il arrivait souvent que des arguments stéréotypés concernant les femmes et leurs dons en tant que ministres ordonnés soient avancés et ne soient pas contestés parce que seuls des hommes parlaient, même si une rare femme était présente pour observer le débat. Vers la fin des années 50, lors d'une réunion du synode, huit femmes étaient présentes. Elles étaient venues écouter, mais après que les dirigeants masculins de l'Église eurent insisté pour qu'elles interviennent dans le débat, deux d'entre elles ont pris la parole avec hésitation et timidité.

Prises au dépourvu, toutes les personnes présentes ont compris qu'il n'existait pas de point de vue organisé et articulé des femmes sur les questions débattues. Ce qu'il fallait, c'était une position bien définie sur la question, exprimant un point de vue des femmes communément accepté. Dès 1949, le professeur Miegge écrivait qu'il reconnaissait Galates 328 et sa référence, « en Christ, il n'y a plus ni homme ni femme », comme un principe sous-jacent d'égalité qui transmettait l'énoncé clair de l'esprit de l'Évangile.

, Miegge conclut que l'Église a le droit, sinon le devoir, d'adapter sa conception du ministère des femmes, en faisant valoir le principe absolu d'égalité énoncé dans Galates 328. Miegge avait raison de considérer cette lettre de Paul comme étant au cœur de la théologie de Paul. Dans Galates, Paul communique une formule

baptismale que tous reçoivent au moment de leur baptême. C'est l'image de la nouvelle création de Dieu en Christ, une nouvelle création où l'unité transforme les divisions sociales.

Selon les propres mots de Paul, en Christ, il n'y a plus ni homme ni femme, ni Juif ni Grec, ni esclave ni libre. Si vous avez foi en Christ, alors vous êtes enracinés en Christ et vous appartenez à Christ en tant qu'enfants de Dieu, en tant qu'héritiers de l'alliance. Dans la nouvelle création du Christ, les rôles de genre n'ont plus d'importance.

Dans la communauté du Christ, la foi est le facteur d'identification. Si nous sommes en Christ, alors nous sommes chacun une nouvelle créature et notre identité est égale à celle des enfants de l'alliance. Après une décennie d'études, à la fin des années 1950, le professeur Miegge avait exploré cette question difficile de l'ordination des femmes sous divers angles, notamment bibliques, théologiques, historiques et en se basant sur l'expérience de quelques églises à travers l'Europe qui avaient des femmes à divers postes de direction.

Miegge a finalement exhorté l'Église à essayer d'expérimenter et de découvrir les implications de la présence des femmes dans le ministère en se basant sur l'expérience. Ainsi, en 1959, Tabola, l'organisme dirigeant de l'Église vaudoise, a confié à Mme Carmen Trobia, elle-même auxiliaire de l'Église, a fait ses études au séminaire de Rome et a eu l'entière responsabilité d'une église pendant les mois d'été. Cette expérience positive pour la congrégation et pour Mme Trobia a servi de point de départ pour déplacer le débat vers la prise en compte des femmes dans le ministère ordonné.

En 1960, un congrès de la Fédération des femmes vaudoises se tint avant la réunion du synode en août. Quelques jours plus tard, lorsque le synode se réunit, il entendit la première opinion officielle des femmes, qui plaidaient effectivement en faveur du rôle des femmes dans le ministère ordonné. Mais cette présentation s'accompagna cette année-là d'un sérieux débat sur la question de savoir si l'Église vaudoise avait encore besoin du rôle d'un ministre ordonné.

La combinaison de ces deux questions a donné lieu à un débat sérieux sur les qualités requises pour le pastorat. De 1960 à 1962, le débat s'est étendu du synode à l'opinion des Vaudois des églises locales de toute la dénomination en Italie. Lorsque le synode s'est réuni en 1962, diverses objections ont été soulevées lors des débats dans les églises locales, mais elles ont été traitées par la Tavola.

Une objection importante était fondée sur la crainte que les femmes acquièrent une autorité sur les hommes dans le soin des âmes. La Tavola, qui étudiait ces questions depuis 13 ans, a répondu à cette préoccupation en déclarant que l'autorité d'un

ministre venait de l'autorité des Écritures et de l'exercice de la fonction ministérielle plutôt que du sexe ou de la personnalité de la personne. L'objection a été annulée.

Une deuxième préoccupation soulevée au sein de l'Église était qu'il serait difficile pour une femme d'assumer les lourdes responsabilités de la fonction de ministre, pour des raisons sociales et de style de vie. La Tavola a rétorqué que les hommes appelés au ministère étaient confrontés au même type de difficultés et de choix. Troisièmement, la crainte de la masculinisation des femmes dans l'exercice du rôle de pasteur a été contrée par la reconnaissance que les églises ne devraient pas centraliser leur ministère entre les mains des pasteurs, mais devraient impliquer plus efficacement les membres de l'Église dans l'incarnation du sacerdoce de tous les croyants.

La dernière objection soulevée était d'ordre économique. Pensant que les hommes et les femmes seraient en compétition pour les postes de direction ordonnés, la réponse de la Tavola est particulièrement intéressante. Il ne faut pas croire que l'ouverture du pastorat aux femmes va créer une inflation de ministres.

Nous sommes convaincus, écrivaient-ils en 1962, que les femmes pasteurs seront toujours en minorité. Après avoir répondu à chacune de ces préoccupations lors de la réunion synodale, l'Église vaudoise vota à la majorité pour ouvrir les portes à l'ordination des femmes. En août 1967, les deux premières femmes pasteurs vaudoises formées au séminaire furent ordonnées, dont Mme Carmen Trobia, et commencèrent à servir les églises.

En reliant les lignes historiques qui n'étaient pas articulées dans les documents que j'ai lus, je me suis demandé comment le professeur Miegge n'avait pas souligné le rôle des femmes dans les premières décennies du mouvement vaudois pour justifier l'ordination des femmes. Cependant, j'ai appris que ce n'est qu'en 1962 que la première étude sur l'Église ancienne a été menée. Ainsi, le fait que des femmes prêchaient à la fin du XIIe siècle et au début du XIIIe siècle était apparemment inconnu des dirigeants de l'Église jusqu'à ces dernières décennies.

En 1961, la communauté vaudoise n'avait vraisemblablement pas connaissance de cette fière origine. La recherche thématique sur les femmes vaudoises reste aujourd'hui une étude scientifique relativement peu explorée. En réfléchissant à cette histoire relativement méconnue, deux choses viennent à l'esprit.

Premièrement, je voudrais souligner à quel point les Vaudois de la première génération ont été guidés de manière radicale dans leur adhésion et leur pratique de l'Écriture Sainte, au point d'oser défier ouvertement l'Église catholique romaine alors qu'ils avaient eux-mêmes interprété les Écritures. Deuxièmement, je suis stupéfait du temps qu'il a fallu aux spécialistes de la Bible et aux dirigeants de l'Église pour rattraper le témoignage dynamique de la foi de la première génération d'hommes et

de femmes vaudois. Huit cents ans plus tard, nous avons adopté la même orientation progressiste et fondée sur la foi à l'égard de ce message de l'Évangile que nos ancêtres dans la foi ont reconnu il y a si longtemps.

À cet égard, la vérité de Dieu a bouclé la boucle. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. C'est la suite du sermon sur les femmes prédicatrices et de la réponse de l'Église médiévale aux femmes prédicatrices intitulé Étouffées par le mépris.

Dès le XIIe siècle, les femmes vaudoises trouvaient une justification à leur prédication en s'appuyant sur l'Évangile, sur les témoins bibliques de Marie Madeleine, de la prophétesse Anne et d'autres disciples féminines comme Priscille et Dorcas. Les femmes proclamaient l'Évangile dans les lieux publics dès 1180. Il est très probable qu'elles prêchaient avant cette date, mais c'est en 1180 que Geoffroy d'Auxerre, secrétaire de l'évêque catholique Bernard de Clairvaux, rédigea un rapport condamnant deux femmes vaudoises pour avoir prêché dans la ville française de Clermont et pour avoir insulté publiquement l'évêque Bernard de Clairvaux.

Ces deux femmes furent dénoncées comme hérétiques et plus tard qualifiées de prostituées. Lorsque les Vaudois, hommes et femmes, prêchaient à la fin du XIIe et au début du XIIIe siècle, leur message était simple. Ils récitaient souvent des textes sacrés traduits dans la langue du peuple et exhortaient publiquement le peuple à dénoncer le péché et à se repentir de ses torts.

Même ce niveau élémentaire de proclamation fut interprété comme une menace sérieuse et vitale par l'Église romaine, selon la pléthore de rapports officiels rédigés par et pour l'Église romaine à partir du XIIe siècle. Ces rapports ont pris beaucoup d'ampleur au cours des cinquante années suivantes. Geoffroy d'Auxerre a caricaturé les prédicatrices de la communauté vaudoise, les assimilant à des personnes comme la fausse prostituée Jézabel dans le livre de l'Apocalypse.

C'est la même chose que la vieille Jézabel du Livre des Rois, qui épousa le roi Achab, s'opposa au prophète Élie et devint une fervente adepte du dieu Baal. Geoffroy interdisait aux femmes de parler ou d'enseigner dans l'église, citant 2 Timothée 3.6, les décrivant comme de misérables petites femmes, chargées de péchés, curieuses et bavardes, effrontées, sans vergogne et impudentes, qui entrent dans les maisons des autres. Il identifia Marie, la mère de Jésus, qui gardait tout en silence dans son cœur, comme étant le modèle parfait de la féminité.

Bernard de Fontcaude décrit Marie comme le modèle parfait de la féminité. Entre les années 1180 et le début des années 1190, il a beaucoup écrit contre les femmes prédicatrices vaudoises, citant la loi ecclésiastique interdisant à tout laïc non autorisé de prêcher, car il désobéissait à l'office du prêtre. Ces contrevenants, disait-il, devraient être traités comme l'Antéchrist et devraient être publiquement rejetés.

Les Vaudois citent de nombreux passages des Écritures pour affirmer le droit des femmes à prêcher, comme le fait Anne la prophétesse dans Luc 2, 36-38, lors de la circoncision de Jésus, citée par les Vaudois comme plaidant pour la prédication des femmes. Bernard écrit en réponse qu'Anne prophétisait dans le temple et ne prêchait pas, et il fait d'une manière ou d'une autre une distinction entre les deux. Les persécutions contre les Vaudois au XIIIe siècle se multiplient avec une alacrité croissante.

Au XIIIe siècle, les voyages étaient principalement le fait de commerçants, de troubadours, de marchands et de femmes qui n'avaient rien à faire sur la route. Au milieu du XIIIe siècle, la persécution des femmes prédicatrices était si courante que la pression força les femmes vaudoises à exprimer leur foi dans des formes de ministère moins publiques mais tout aussi dynamiques. Toute la communauté vaudoise en vint à reconnaître qu'il était beaucoup plus facile pour leurs hommes de prêcher dans des lieux publics sans éveiller immédiatement les soupçons, car ils pouvaient exercer un métier de barbier, de médecin, de colporteur ou d'artisan pour masquer leur objectif premier de proclamation de l'Évangile.

En conséquence directe des violentes persécutions contre les femmes vaudoises, celles-ci commencèrent à assumer des rôles moins visibles pour le monde extérieur mais tout aussi essentiels à leur témoignage en tant que communauté de disciples. Nous avons mentionné le rôle des confréries juste avant. Au fil du temps, dans nombre de ces hospices, les confréries offrirent également des locaux pour la préparation des ministres itinérants et inaugurèrent ce qui allait devenir le précurseur des séminaires et écoles vaudoises.

Ce rôle de partenaire était indispensable au témoignage de la communauté de foi vaudoise et resta vital tant que les Vaudois envoyèrent des pasteurs jusque dans les années 1530. Cela complète donc le sermon que j'ai prêché il y a quelques instants, et j'ai pensé qu'il serait bon de l'ajouter car cela donne plus de détails sur le contexte historique de cette période.

C'est le Dr Kevin Frederick qui enseigne l'histoire des Vaudois. C'est la séance 7, Retour à la vérité, les femmes prédicatrices.